

Dans toute cette partie de la maison, qui comprenait la cuisine et l'appartement de famille, il n'y avait plus ni servantes, ni valets. Maman Pavot avait relégué toute sa domesticité sur le devant avec mission de servir les pratiques comme à l'ordinaire, et surtout de ne lui point rompre les oreilles des incidents qui pourraient survenir.

Outre la porte principale, qui donnait sous le double escalier dans la salle commune, il y avait une autre issue dérobée communiquant avec le dehors; c'était pour garder cette issue qu'on avait donné au pauvre Simonnot une arquebuse hors de service, et une grande coquille d'épée qu'il n'aurait certes jamais pu dégainer.

Maman Pavot l'avait voulu ainsi, et, tout en poussant ses fourneaux, elle jetait de temps à autre un regard de complaisance vers cet homme d'armes improvisé dont le glaive ratissait les murailles du corridor.

— Je ne suis pas une noble dame, pensait-elle, mais ça n'enpêche pas que je peux défendre mes maîtres!

La chambre que la Pavot avait cédée à ses hôtes était toujours silencieuse. Depuis que Simonnot faisait faction dans le corridor il n'avait entendu sortir de là ni un souffle, ni une parole. La journée avançait, le soleil, qui avait dépassé le milieu de sa course, enflait joyeusement la cuisine de la Pie et mettait des reflets bleuâtres aux nuages de fumée qui tournoyaient au-dessus des fourneaux.

Tout à coup Mirette poussa un cri étouffé; heureusement que sa mère tournait en ce moment un poisson sur le gril et ne pouvait point la regarder.

— Qu'as-tu donc, petite? demanda-t-elle seulement.

— Rien, balbutia Mirette. C'est une idée qui m'est venue tout à coup, je ne sais pas où j'ai pris qu'il fallait, pour la sauce de ce poisson, du miel muscat et du verjus.

— Tu as pris cela en bon lieu, fillette, dit maman Pavot, toute contente, et tu ferais une cuisinière si tu voulais. Pour la sauce de ce poisson, il faut du verjus et du miel muscat.

— Eh bien, mère, le pot de miel muscat est-à sec, et voici la bouteille qui ne contient plus une goutte de verjus.

Maman Pavot mit aussitôt la main à l'esкарelle.

— Va vite, fillette, s'écria-t-elle, va vite me quérir de l'un et de l'autre.

Je ne sais quel soupçon traversa la cervelle de Simonnot.

— Si vous voulez, j'irai... murmura-t-il.

Mais Mirette était déjà partie. Simonnot, au lieu de reprendre sa promenade militaire, traversa la cuisine à pas de loup et vint regarder par la fenêtre. A peine eut-il jeté un coup d'œil parmi les décors et les broussailles qui s'étendaient jusqu'aux derrières des Halles, que son arquebuse s'échappa de ses mains et tomba lourdement sur le carreau de la cuisine. Il mit ses deux mains sur ses yeux et s'écria d'un ton consterné:

— Le Garou!

— Que fais-tu là, malheureux? demanda la Pavot en colère, je t'avais ordonné de ne pas désertier ton poste.

Simonnot, tout tremblant, ramassait son arquebuse.

— Il était là, derrière le coin du mur, grommela-t-il, et c'est lui qui a appelé Mirette.

Ce Garou dont parlait Simonnot, c'était l'autre, celui qui avait des cheveux bruns, le costume d'un page et la mine espiègle.

La Pavot abandonna son poisson, cette fois, et s'élança vers la fenêtre.

— Ah ça, s'écria-t-elle en secouant Simonnot, où est-il ton Garou?

Il n'y avait plus personne dans le terrain.

— Ah! maman Pavot, répondit Simonnot qui avait les larmes aux yeux, vous en avez déjà un dans votre chambre et Mirette est avec l'autre!

Mirette rentrait en ce moment, toute essoufflée; elle tenait à la main le pot et le flocon.

— Il faut que je te parle, mère, s'écria-t-elle en entrant.

La Pavot renvoya Simonnot et ferma la porte sur lui.

— Est-ce vrai, fillette? dit la bonne femme, y avait-il quelqu'un à t'attendre dehors?

— Oui, mère, répondit Mirette.

— Ah! dit maman Pavot. Eh bien! j'aurais mieux aimé que ce fut Simonnot, parce qu'il ne t'aurait jamais battue!

— Mère, s'écria Mirette, celui-là est bon, celui-là est brave, celui-là m'aime de tout son cœur!

— Nous le verrons, celui-là, ma fille.

— Et celui-là, reprit Mirette en souriant, comme si elle eût été sûre du coup qu'elle allait porter, celui-là donnerait tout son sang pour le beau jeune homme aux blonds cheveux qui est dans votre chambre.

— Est-ce que tu lui as dit notre secret, malheureuse enfant? s'écria la Pavot dont les joues passèrent du rouge simple à l'écarlate.

— Non, ma mère, je n'ai rien dit. Il cherche partout celui qu'il nomme son frère Jean le Blond, afin de le sauver du péril de mort. Il croyait trouver son frère en cette hôtellerie et s'il est venu c'est pour lui, bien plus encore que pour moi. Vous m'avez commandé le silence: je n'ai point parlé, ma mère, ou plutôt j'ai menti pour vous mieux obéir et j'ai affirmé à messire Jean Roland que nous n'avons point revu celui qu'il cherche. Il est parti en attestant Dieu qu'il perdrait la vie ou qu'il empêcherait bien Tarchino d'assassiner son frère Jean le Blond!

La Pavot avait les yeux baissés et semblait réfléchir.

— Ecoute, ma petite Mirette, dit-elle, s'il revient, ce jeune homme d'armes qui est si brave et qui a si bon cœur, ne le laisse plus dehors et dis-lui de parler à ta mère.

III

CHEZ LA PAVOT

Derrière la porte fermée de la chambre à coucher de maman Pavot, la duchesse Isabelle était avec Jean d'Armagnac, son fils; frère Tranquille se promenait à pas lents, les yeux cloués au sol; de temps en temps il s'arrêtait tout à coup et sa bouche s'ouvrait comme s'il eût voulu adresser la parole à madame Isabelle ou à l'héritier d'Armagnac, mais quelque force inconnue refoulait le son dans sa gorge. Ses yeux roulaient, il secouait les mèches lourdes et raides de ses cheveux; puis son visage prenait une expression plus morne et il poursuivait sa promenade silencieuse.

Madame Isabelle était assise sur la chaise longue de la Pavot: Jean d'Armagnac, jeté sur un coussin, appuyait sa tête blonde aux genoux de sa mère; il écoutait, parce que la duchesse Isabelle lui racontait à voix basse et les larmes aux yeux, l'histoire de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours.

Il écoutait; son regard brûlant était fixé sur le regard de sa mère; il ne pleurait pas, ses tempes battaient et ses prunelles lançaient des éclairs.

C'était la première fois que Jean le Blond entendait parler du dévouement de frère Tranquille. Jusqu'alors, il avait regardé le pauvre homme comme un serviteur fidèle, attaché de cœur à sa mère et à lui, mais l'idée d'héroïsme ne lui était certes jamais venue à